

PLAISIR DE LIRE - LIRE PAR PLAISIR

POUR MIEUX APPRENDRE LE FRANÇAIS, IL VOUS FAUT –
LE PLAISIR: LE PLAISIR DE PARLER, D'ÉCOUTER, DE LIRE.
A L'HEURE EUROPÉENNE, LA LANGUE FRANÇAISE EST DE PLUS EN
PLUS:

IMPORTANTE, INSPIRANTE, INTÉGRANTE.

SEULEMENT, COMMENT S'Y PRENDRE?

IL VOUS FAUT DES TEXTES, DES TEXTES LITTÉRAIRES,
RICHES EN ÉLAN, ESPRIT, EXPÉRIENCE.

DÈS À PRÉSENT VOUS AVEZ LA CHANCE D'APPRENDRE ET –
ENCORE ET SURTOUT LA CHANCE DE VOUS AMUSER...

LES LIVRES DE LA NOUVELLE COLLECTION VOUS
INVITENT À LA DÉCOUVERTE ET À LA DÉTENTE, À LA
RÉFLEXION ET À LA COMMUNICATION AVEC L'AUTRE.

ET VOUS VERREZ: APPRENDRE LE FRANÇAIS DEVIENDRA UN PLAISIR.

AVENTURE

1	Charles Perrault Le Petit Poucet.	1-3
2	Joachim du Bellay Heureux qui comme Ulysse.	2-6
3	Michel de Montaigne Le voyage.	3-9
4	Cyrano de Bergerac L'autre Monde ou les Estat et Empires de la Lune.	4-11
5	Voltaire Candide	5-14
6	Jean Jacques Rousseau Aller à pied.	6-17
7	Monsieur Louis Antoine de Bougainville Voyage autour du monde.	7-19
8	Madame de Staël De L'Allemagne du Nord.	8-21
9	Charles Baudelaire Invitation au voyage.	9-24
10	Alphonse Daudet Tartarin de Tarascon.	10-27
11	Jules Verne Le tour du monde en 80 jours.	11-29
12	Samuel Beckett En attendant Godot.	12-32
13	Romain Gary J'ai soif d'innocence.	13-35
14	Pascal Lainée Si on partait....	14-40

1 Charles Perrault Le Petit Poucet.



Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient; le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la Forêt, et qui demandaient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis se mit à pleurer, et leur dit: «Hélas! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfants? - Hélas! Madame, lui répondit le petit Poucet, qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères, que ferons-nous? Il est bien sûr que les Loups de la Forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous. Et cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange; peut-être qu'il aura pitié de nous si vous voulez bien l'en prier.» La femme de l'Ogre qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer et les mena se chauffer auprès d'un

bon feu; car il y avait un Mouton tout entier à la broche pour le souper de l'Ogre.

Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte: c'était l'Ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt, et si on avait tiré du vin, et aussitôt se mit à table. Le Mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il fleurait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche. «Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce Veau que je viens d'habiller que vous sentez. - Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers, et il y a ici quelque chose que je n'entends pas.» En disant ces mots, il se leva de Table, et alla droit au lit. «Ah, dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi; bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du Gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours ici.» Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon; mais ils avaient à faire au plus cruel de tous les Ogres, qui bien loin d'avoir de la pitié les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce serait là de friands morceaux lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand Couteau, et en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné

un, lorsque sa femme lui dit: «Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est? n'aurez-vous pas assez de temps demain matin? - Tais-toi, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés. - Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme; voilà un Veau, deux Moutons et la moitié d'un Cochon! - Tu as raison, dit l'Ogre; donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher.» La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper, mais ils ne purent manger tant ils étaient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses Amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire, ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher... Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le Jardin, et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant et sans savoir où ils allaient.

L'Ogre s'étant éveillé (découvrit que les garçons avaient disparu et dit à sa femme)... «Donne-moi vite mes bottes de sept lieues (...), afin que j'aille les attraper.» Il se mit en campagne, et après avoir couru bien loin de tous côtés, enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'Ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet, qui vit un Rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses six frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait. L'Ogre qui se trouvait fort las du long chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer, et par hasard il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés. Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement que les pauvres enfants n'en eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand Couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, et gagnèrent vite la maison.

Le petit Poucet s'étant approché de l'Ogre lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes et fort larges; mais comme elles étaient Fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait, de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles avaient été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'Ogre où il trouva sa femme... «Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger; car il a été pris par une troupe de Voleurs qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je sois un affronteur.» La bonne femme fort effrayée lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait: car cet Ogre ne laissait pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants. Le petit Poucet étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre; qu'à la vérité, il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maison du Bûcheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la Cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une Armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une Bataille qu'on

avait donnée. Il alla, disent-ils, trouver le Roi, et lui dit que s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'Armée avant la fin du jour. Le Roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir-même, et cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait; car le Roi le payait parfaitement bien pour porter ses ordres à l'Armée, et une infinité de Dames lui donnaient tout ce qu'il voulait pour avoir des nouvelles de leurs Amants, et ce fut là son plus grand gain.

1. Connaissez-vous ce conte de fées?
 2. Y retrouvez-vous d'autres contes et lesquels?
 3. Pensez-vous qu'il s'agit d'un mélange de plusieurs conte de fées?
 4. Aimez-vous cette histoire?
 5. Connaissez-vous d'autres contes où il y a un ogre?
 6. Y a-t-il a des ogres dans les contes de votre pays?
 7. L'ogre représente-t-il
 - a. la peur d'être mangé par un animal? (lesquels?)
 - b. la peur d'être victime d'un abus sexuel?
 - c. Pensez au fait que l'homme a réussi à exterminer presque tous les animaux mangeurs d'hommes.
 8. Comment dit-on chez vous «T'es mignonne à croquer»?
 9. Le croque-mort, à votre avis, que fait-il dans la vie?
 10. Quel est le symbole de la bête mangeur d'hommes dans l'histoire?
 11. Quelles sont les qualités de l'ogre comparé au petit Poucet?
 12. Laquelle de ses qualités est représentée de façon purement symbolique?
 13. L'avantage des fauves en force, vue, flair, taille a été compensé par l'ingéniosité humaine, comparez:
Fauve: ailes, bonne vue, cuirasse, dents, flair, fourrure, griffes, nageoires, plumage, rapidité, sens de l'orientation
Homme: armes à feu, bottes de sept lieues, boussole, deltaplane, longue vue, lunettes, miroir, palmes, parachute, sextant, tuba, vêtements
 14. Qu'est-ce que vous préféreriez, les bottes de sept lieues, une Porsche, un saut à l'élastique, la descente de Val d'Isère, être pilote de formule un, piloter un Mirage, aller sur la lune, sauter en parachute, continuez ...
 15. Est-ce que les bottes de sept lieues font partie des droits de l'homme?
 16. Explication de texte: «... et une infinité de Dames lui donnaient tout ce qu'il voulait pour avoir des nouvelles de leurs Amants, et ce fut là son plus grand gain.»
 17. Mercure, le messager des Dieux, porte des ailes. Où se trouvent ces ailes? Comparez le petit Poucet à Mercure.
 18. Si vous aviez des bottes de sept lieues, qu'en feriez-vous?
- Devinette 1 Quelle est la planète la plus rapide du système solaire?
- Devinette 2 Quels sont les entreprises les plus riches du monde?

2 Joachim du Bellay Heureux qui comme Ulysse.



Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge!
Quand reverray-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée: et en quelle saison
Reverray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage?
Plus me plaist le séjour qu'ont basti mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux:
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,
Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur Angérine.

1. Lisez le poème (à haute voix).
2. Quel est le sens des mots suivants?
 - a. cestui-là: celui, celle-là, celui-là, cette-là
 - b. usage: expérience, utilisation, user, coutume
 - c. clos: WC, cloître, jardin
 - d. province: royaume, chez-moi, maison, Provence
 - e. toison: toit, peau de mouton, tondeuse
 - f. parents: père et mère, famille, pareil
 - g. aïeux: mes anciens, mes adieux, mes yeux, mes aveux
 - h. mon Loire: ma Loire (fleuve), mon Loir (fleuve), mon Loire (rivière), mon loir (animal)
3. Les vers de ce poème suivent le schéma de rime suivant: a, b, b, a, ... continuez.
4. Ce petit poème de quatre strophes dont les vers sont réparties de la manière suivante (4, 4, 3, 3) s'appelle: rondeau, chanson, roulette, sonnet, ballade, hymne? Consultez un dictionnaire pour trouver la bonne réponse.
5. De quelles personnes parle Du Bellay dans ce poème aux vers 2 à 4? Ce sont:
 - a. Hercule
 - b. Jason l'Argonaute
 - c. Achille
 - d. Persée
 - e. Ulysse
 - f. Prométhée
 - g. Priam

6. Pour vous aider attribuez les faits suivants aux personnes correspondantes:

- a. Son voyage a duré 10 ans
- b. Sa ruse a permis de détruire Troie.
- c. Il a tué le cyclope Polyphème.
- d. Il a écouté le chant des sirènes.
- e. Circé a transformé ses compagnons en cochons.
- f. Il a fait naufrage et a été sauvé par Calypso.
- g. Il a tué Cerbère.
- h. Il a tué la Méduse.
- i. Il a gagné la toison d'or.
- j. Il a voyagé en bateau.
- k. Il a cherché les pommes des Hespérides.
- l. Il a apporté le feu à l'humanité.
- m. Il avait le talon vulnérable.
- n. Il possédait un trésor célèbre découvert par Schliemann.
- o. Il était capitaine du bateau Argos.
- p. Il était marié à Médée.
- q. Il est né à Ithaque.
- r. Il était marié à Pénélope.
- s. Il a nettoyé les écuries d'Augias.
- t. Il était un demi-dieu.

7. L'auteur de ce poème est lui-même en voyage. Est-il heureux comme Ulysse?

8. Quand vous êtes en voyage, vous sentez-vous comme Ulysse ou comme l'auteur?

9. Partir c'est mourir un peu?

Devinette 1. Quand Polyphème appelle ses frères au secours, ils lui demandent «Qui t'a fait mal?» et il répond «Personne». Connaissez-vous un personnage littéraire de ce nom? (Pour vous aider: traduisez «personne» en latin).

Devinette 2. Angevin est l'adjectif de: angines - ange - Angers - Anjou - angélique - engin

3 Michel de Montaigne Le voyage.



Moy, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal. S'il faict laid à droicte, je prens à gauche; si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arreste. Et faisant ainsi, je ne vois à la verité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison. Il est vray que je trouve la superfluité tousjours superflue, et remarque de l'empeschement en la delicatessen mesme et en l'abondance. Ay-je laissé quelque chose à voir derrière moy? J'y retourne; c'est tousjours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine, ny droicte ny courbe. Ne trouve-je point où je vay, ce qu'on m'avoit dict? (Comme il advient souvent que les jugements d'autrui ne s'accordent pas aux miens, et les ay trouvez plus souvent faux), je ne plains pas ma peine; j'ay appris que ce qu'on disoit n'y

est point.

J'ay la complexion du corps libre et le goust commun autant qu'homme du monde. La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soyent des assiettes d'estain, de bois, de terre, bouilly ou rosty, beurre ou huyle de nois ou d'olive, chaut ou froit, tout m'est un, et si un que, vieillissant, j'accuse cette genereuse faculté, et auroy besoin que la delicatessen et le choïs arrestat l'indiscretion de mon appetit et par fois soulageat mon estomac.



Quand j'ay esté ailleurs qu'en France et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je voulois estre servy à la Françoise, je m'en suis mocqué et me suis tousjours jetté aux tables les plus espesses d'estrangers.

J'ay honte de voir noz hommes enyvrez de cette sottte humeur, de s'effaroucher des formes contraires aux leurs: il leur semble estre hors de leur element quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons et abominent les estrangeres. Retrouvent

ils un compatriote en Hongrie, ils festoyent cette aventure: les voilà à se ralier et à se recoudre ensemble, à condamner tant de meurs barbares qu'ils voient. Pourquoi non barbares, puis qu'elles ne sont françoises?

1. Lisez le texte à haute voix.
2. Comment s'écrivent les mots suivants en français moderne (siehe Unterstreichungen)
3. «tout m'est un» veut dire
 - a. je m'en fous
 - b. ça m'est égal
 - c. un tien vaut mieux que deux tu l'auras
 - d. un pour tous, tous pour un
4. L'auteur voyage pour son plaisir.
 - a. Si c'est laid à droite il y va quand même. V F
 - b. S'il a manqué de voir quelque chose, il y retourne. V F
 - c. Il va où il veut. V F
 - d. Il a le goût commun comme un homme du monde. V F
 - e. Il préfère l'huile d'olive. V F
5. Lisez ou relisez «Heureux qui comme Ulysse». Montaigne est-il heureux en voyage comme Ulysse. Cherchez les arguments dans le texte.
6. Regardez les trois images de plats culinaires.
 - a. Quel plat n'est pas du tout français?
 - b. Quel plat n'était pas français à l'époque de Montaigne?
 - c. Le moulin de Montaigne ça vous dit quelque chose ?
7. Beaucoup de touristes préfèrent manger comme chez eux. Racontez vos (mes-) aventures culinaires en voyage.
8. Connaissez-vous des plats et aliments d'origine étrangère qui sont devenus populaires chez nous comme la pizza et les pommes de terres?
9. Vous êtes allé à Florence, vous avez visité la cathédrale et les Offices, mais vous avez oublié le Ponte Vecchio. Vous êtes à 30 km de Florence en direction de Pise. Faites-vous demi-tour?
10. Comment trouvez-vous l'auteur de ce texte?
 - a. il est vaniteux
 - b. c'est un homme du monde
 - c. je ne le comprends pas
 - d. c'est un menteur
 - e. il est conservateur
 - f. il est tolérant et libéral
 - g. il est compliqué
 - h. c'est dur de lui faire suivre son courrier
 - i. il a beaucoup d'amour propre
 - j. j'aimerais voyager avec lui

Devinette: De quelles langues viennent à votre avis les mots: sucre, yaourt, café, cacahuète, cacao, nouille?

4 Cyrano de Bergerac L'autre Monde ou les Estat et Empires de la Lune.



(...) La lune estoit en son plein, le Ciel estoit decouvert et neuf heures au soir estoient sonnées lorsque nous revenions d'une maison proche de Paris, quatre de mes amys et moy.

(...) J'estois de retour à mon Logis et, pour me delasser de la promenade, j'estois à peine entré dans ma chambre quand sur ma table je trouvay un Livre ouvert que je n'y avois point mis: C'estoient les oeuvres de Cardan, et quoy que je n'eusse pas dessein d'y lire, je tombay de la veue comme par force justement dans une histoire que raconte ce Philosophe; Il escrit qu'estudiant un soir à la chandelle, il apperceut entrer, à travers les portes fermées de sa chambre, deux grands vieillards, lesquels apres beaucoup d'interrogations qu'il leur fit respondirent qu'ils estoient habitans de la Lune et cela dit ilz disparurent. Je demeuray si surpris, tant de veoir un Livre qui s'estoit apporté là tout seul,

que du temps et de la fueille où il s'estoit rencontré ouvert que je pris toute cette enchainure d'incidens pour une inspiration de Dieu qui me pousoit à faire connoistre aux hommes que la Lune est un monde. «Quoy, disois-je en moy mesme, apres avoir tout aujourd'huy parlé d'une chose, un Livre qui peuestre est le seul au monde où cette matiere se traite, voller de ma bibliotecque sur ma table, devenir capable de raison pour s'ouvrir justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse et fournir en suite à ma fantaisie les reflections et à ma volonté les desseins que je fais: Sans doute, continues-je, Les deux vieillards qui apparurent à ce Grand homme sont ceux la mesme qui ont desrangé mon Livre et qui l'ont ouvert sur cette page pour s'espargner la peine de me faire cette harangue qu'ilz ont faite à Cardan. Mais, adjoustois-je, je ne sçaurois m'esclaircir de ce doute si je ne monte jusques là. Et pourquoy non? me respondois-je aussi tost: «Promethée fut bien autrefois au Ciel dérober du feu». A ces boutades de fiebres chaudes succeda l'esperance de faire reussir un si beau voyage. Je m'enfermay pour en venir à bout dans une maison de campagne assez escartée ou apres avoir flaté mes resveries de quelques moyens capables de m'y porter, voicy comme je me donnay au ciel. Je m'estois attaché tout autour de moy quantité de fioles pleines de Rosée, et la chaleur du Soleil qui les attiroit m'esleva si hault qu'à la fin je me trouvay au dessus des plus haultes nuées. Mais comme cette attraction me faisoit monter avec trop de rapidité et qu'au lieu de m'approcher de la Lune comme je pretendois, elle me paroissoit plus esloignée qu'à mon partement, je cassay plusieurs de mes fioles jusques à ce que je sentis que ma pesanteur surmontoit l'attraction et que je descendois vers la terre. Mon opinion ne fut point fausse, car j'y retombay quelque temps

après, et à compter l'heure que j'en estois party, il devoit estre minuit; cependant je reconnus que le Soleil estoit alors au plus hault de l'orizon et qu'il estoit la midy. Je vous laisse à penser combien je fus estonné; certes je le fus de si bonne sorte que ne sçachant à quoy attribuer ce miracle j'eus l' insolence de m'imaginer qu'en faveur de ma hardiesse, Dieu avoit encore une fois recloué le Soleil aux Cieux afin d'esclairer une si genereuse entreprise. Ce qui accrut mon esbaïssement, ce fut de ne point conoistre le païs où j'estois, veu qu'il me sembloit qu'estant monté droit je devois estre descendu au mesme lieu d'où j'estois party.

(...) Je fus présenté à Monsieur de Montmagnie qui en (=de la nouvelle France) est le vice-roy. Il me demanda mon pays, mon nom et ma qualité, et apres que je l'eus satisfaict en luy racontant l'agreable succez de mon voyage, soit qu'il le creut, soit qu'il feignit de le croire, il eust la bonté de me faire donner une chambre dans son appartement. Mon bonheur fut grand de rencontrer un homme capable de hautes opinions, et qui ne s'estonna point quand je luy dits qu'il falloit que la Terre eust tourné pendant mon elevation, puis qu'ayant commencé de monter à deux lieues de Paris j'estois tombé par une ligne casi perpendiculaire en Canada.

1. Lisez le texte à haute voix.
2. Comment s'écrivent les mots suivants en français moderne?
3. estoit, fueille, decouvert, connoistre, je trouvé moy, lesquelz, traicte, habitans, sçaurais, ilz, orizon, veoit, païs, succez
4. Comment trouvez-vous cette orthographe?
 - a. illisible
 - b. pas trop difficile
 - c. clair
 - d. Pourquoi?
 - e. En latin, «savoir» voulait dire «scire», ce qui explique l'orthographe «sçauroit». En réalité, le mot moderne vient du mot latin «sàpere». Reprenez la liste ci-dessus et cherchez des lettres qui sont de «trop» ou «superflues».
5. Faites un dessin de ce cosmonaute sans regarder l'illustration.
6. Cette machine aurait-elle pu fonctionner?
 - a. selon les lois de la physique
 - b. grâce aux forces magiques de la rosée?
7. Qui étaient les hommes qui ont volé les premiers?
8. Depuis toujours les hommes ont rêvé de voler. De quelle façon?

Explication de texte:

Plus tard, Cyrano de Bergerac invente une autre machine...

Texte: p. 366 «Vous sçaurez... retomber vers la terre».

9. Cette machine aurait-elle pu fonctionner selon les lois de la physique?
10. La course à la lune:

exploit	année	cosmonaute	nation
1 ^{ere} circonvolution de la lune	1961	Y. Gagarine	
1 ^{er} homme sur la lune			

11. Cyrano de Bergerac (1619-1655) - Isaac Newton (1642-1727)

12. Cyrano de Bergerac parle dans son texte de «pesanteur» et «d'attraction», phénomènes physiques qui, selon l'opinion commune, ont été «inventés» (ou découverts) par Newton. Cyrano de Bergerac était-il un visionnaire, un fou de génie ou un physicien d'avant-garde méconnu?

13. Cyrano de Bergerac monte verticalement et retombe au Canada.

14. Est-ce possible?

15. Est-ce pratiqué?

16. Est-ce théoriquement possible?

Pour faciliter votre discussion voici un petit vocabulaire:

jet stream; satellite géostationnaire; satellite météorologique; mettre en orbite; positionner, lancer une fusée (à trois étages); Ariane; navette spatiale

17. Que faut-il à Cyrano de Bergerac, voyageur, pour pouvoir passer la frontière?

Devinette 1. Quelle invention a rendu célèbre Cardan?

Devinette 2. Qui a dit: Et pourtant, elle tourne?

5 Voltaire Candide



Arrivée de Candide et de son valet au pays d'Eldorado, et ce qu'ils y vivent.

Quand ils furent aux frontières des Oreillons: «Vous voyez, dit Cacambo à Candide, que cet hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre: croyez-moi, retournons en Europe par le plus court. - Comment y retourner? dit Candide, et où aller? Si je vais dans mon pays, les Bulgares et les Arabes y égorgent tout; si je retourne en Portugal, j'y suis brûlé; si nous retournons dans ce pays-ci, nous risquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter la partie du monde que mademoiselle Cunégonde

habite?

- Tournons vers la Cayenne, dit Cacambo: nous y trouverons des Français, qui vont par tout le monde; ils pourront nous aider. Dieu aura peut-être pitié de nous”.

Il n'était pas facile d'aller à la Cayenne: ils savaient bien à peu près de quel côté il fallait marcher; mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages, étaient partout de terribles obstacles. Leurs chevaux moururent de fatigue; leurs provisions furent consommées; ils se nourrirent un mois entier de fruits sauvages, et se trouvèrent enfin auprès d'une petite rivière bordée de cocotiers, qui soutinrent leur vie et leurs espérances.

Cacambo, qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille, dit à Candide: «Nous n'en pouvons plus, nous avons assez marché; j'aperçois un canot vide sur le rivage, emplissons-le de cocos, jetons-nous dans cette petite barque, laissons-nous aller au courant; une rivière mène toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouvons du moins des choses nouvelles. - Allons, dit Candide, recommandons-nous à la Providence.”

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve, resserré en cet endroit, les porta avec une rapidité et un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour; mais leur canot se fracassa contre les écueils; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière; enfin ils découvrirent un horizon immense, bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin; partout l'utile était agréable. Les chemins étaient couverts ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan et de Méquinez.



«Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Westphalie.” Il mit pied à terre avec Cacambo auprès du premier village qu'il rencontra.

La ville

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose, celles de

liqueurs de canne de sucre, qui coulaient continuellement dans de grandes places, pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du gérofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaiderait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématique et de physique.

Chez le Roi

Après avoir parcouru, toute l'après-dînée, à peu près la millième partie de la ville, on les ramena chez le roi. Candide se mit à table entre Sa Majesté, son valet Cacambo et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut Sa Majesté. Cacambo expliquait les bons mots du roi à Candide, et, quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice. Candide ne cessait de dire à Cacambo: «Il est vrai, mon ami, encore une fois, que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes; mais enfin mademoiselle Cunégonde n'y est pas, et vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous n'y serons que comme les autres; au lieu que si nous retournons dans notre monde seulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les rois ensemble, nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre, et nous pourrions aisément reprendre mademoiselle Cunégonde.»

Ce discours plut à Cacambo: on aime tant à courir, à se faire valoir chez les siens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de ne plus l'être et de demander leur congé à Sa Majesté.

Le Départ

«Vous faites une sottise, leur dit le roi; je sais bien que mon pays est peu de chose; mais, quand on est passablement quelque part, il faut y rester; je n'ai pas assurément le droit de retenir des étrangers; c'est une tyrannie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos lois: tous les hommes sont libres; partez quand vous voudrez, mais la sortie est bien difficile. Il est impossible de remonter la rivière rapide sur laquelle vous êtes arrivés par miracle, et qui court sous des voûtes de rochers. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mille pieds de hauteur, et sont droites comme des murailles; elles occupent chacune en largeur un espace de plus de dix lieues; on ne peut en descendre que par des précipices. Cependant, puisque vous voulez absolument partir, je vais donner ordre aux intendants des machines d'en faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes, personne ne pourra vous accompagner; car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leur enceinte, et ils sont trop sages pour rompre leur vœu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. - Nous ne demandons à Votre Majesté, dit Cacambo, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux, et de la boue du pays.» Le roi rit. «Je ne conçois pas, dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune; mais emportez-en tant que vous voudrez, et grand bien vous fasse.»

1. Lisez la première partie.

- a. Faites une description de la ville.
- b. Qu'est-ce qui est typiquement américain dans cette ville?
- c. Connaissez-vous un pays sans tribunal ni prison?
- d. Qu'est-ce qui a le plus surpris et réjoui Candide?
- e. Connaissez-vous des palais de sciences?

2. Lisez le texte «Chez le Roi»
 - a. Combien de temps sont-ils restés chez le Roi?
 - b. Qui mange à la table du Roi et pourquoi?
 - c. Candide trouve étonnant que le Roi ait de l'esprit. Pourquoi?
 - d. Connaissez-vous un roi du 18^{ième} siècle qu'on pourrait reconnaître dans ce passage?
 - e. Pourtant Candide veut rentrer. Pourquoi?
3. Lisez le texte «Le Départ».
 - a. Faites un dessin d'Eldorado et comparez vos résultats.
 - b. Connaissez-vous des montagnes qu'on ne peut franchir qu'à l'aide d'une machine?
 - c. Pourquoi les habitants d'Eldorado ne quittent-ils jamais leur pays bien que tous les hommes y soient libres?
 - d. Le Roi connaît-il d'autres Européens?
 - e. Qu'est-ce la boue jaune?
 - f. Les gens des pays riches restent-ils chez eux?
4. Qu'est-ce que vous savez d'Eldorado?
5. Comparez ces lieux de rêve, notez ce qu'ils ont de commun et ce qui les distingue:
 - le paradis perdu - le paradis terrestre - l'Eldorado - Le paradis - le terrain de chasse éternelle - Walhalla - Les Champs Elysées - Tahiti - mon canapé - mes charantaises (mes pantoufles et la télé) - l'âge d'or
6. Lesquels de ces endroits vous tentent-ils le plus?
7. Y a-t-il des Eldorados modernes, si oui, lesquels?
8. A la place de Candide seriez-vous resté à Eldorado ou l'auriez-vous quitté comme lui et pour les mêmes raisons?
9. Comment les gens qui travaillent à Eldorado sont-ils payés?
10. S'ils n'étaient pas payés travailleraient-ils?
11. Travailleriez-vous sans être payé?

Explication de texte

Cacambo, qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille, dit à Candide: «Nous n'en pouvons plus, nous avons assez marché; j'aperçois un canot vide sur le rivage, emplissons-le de cocos, jetons-nous dans cette petite barque, laissons-nous aller au courant; une rivière mène toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouvons du moins des choses nouvelles. - Allons, dit Candide, recommandons-nous à la Providence.»

12. «Une rivière mène toujours à quelque endroit habité» C'est la devise de l'humanité. Donnez des exemples de peuples ou de personnes qui ont suivi cette devise.
13. Si un peuple habitant en Afrique de l'Est, par exemple au Kenya, se déplaçait vers le Nord-Est à la vitesse de 1 km par an, en combien de temps arriveraient-ils en Chine?

Devinette: Comment on accède au pays de cocagne?

Qu'est-ce qui est strictement interdit au pays de cocagne?

6 Jean Jacques Rousseau Aller à pied.



Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval: c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays, on se détourne à droite, à gauche, on examine tout ce qui nous flatte, on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière? je la cotoye; un bois touffu? je vais sous son ombre; une grotte? je la visite; une carrière? j'examine les minéraux. Par tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes; je passe par tout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir et ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête et que l'ennui me

gagne, alors je prends des chevaux.

(...)

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable manière de voyager! sans compter la santé qui s'affermir, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans, ou souffrans; et les piétons toujours gais, légers, et contents de tout. Combien le coeur rit quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paroît savoureux! avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Durée du parcours Paris-Toulouse (713 km):

1650 30 jours (en coche)

1750 11 jours (cabriolet-berline ou malle-poste)

1800 4 jours (en roulant de jour et de nuit)

1840 3 jours

1851 31 heures de chemin de fer

1891 15 heures de chemin de fer

1970 6 heures de chemin de fer ou 1 heure d'avion, à quoi s'ajoutent les délais d'aéroport.

1. Cherchez tous les mots dans le texte qui s'écrivent autrement qu'aujourd'hui.
2. Quels sont les moyens de transport qui sont mentionnés dans le texte?
3. Quels arguments Rousseau avance-t-il pour défendre la marche.
4. Êtes-vous pour ou contre la marche?
5. on observe tous les puits - on examine... - cela ne coûte pas cher - on ne rencontre pas de bouchon sur la route - on ne tombe pas en panne - on se dépense
6. c'est fatigant. - ça prend du temps. - c'est ennuyeux. - c'est inconfortable. - ça donne mal aux pieds. - quand il pleut on est trempé.
7. Quel a été le chemin le plus long que vous avez jamais parcouru?

«Je suis allé(e) de	à	en	, ça fait	de km
---------------------	---	----	-----------	-------

8. Le jogging, la prévention cardiaque? L'aérobic, la pleine forme. Investissement santé. Pensez-vous que c'est vrai, un peu vrai ou pas du tout. Discutez.

Devinette: Vous vous rappelez:

*Je suis tombé par terre
C'est la faute à Voltaire
Le nez dans le ruisseau
C'est la faute à ...*

7 Monsieur Louis Antoine de Bougainville Voyage autour du monde.



A mesure que nous avons approché la terre, les insulaires avaient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant tayo, qui veut dire ami, et en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous demandaient des clous et des pendants d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas pour l'agrément de la figure au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les hommes et les vieilles, qui les accompagnaient, leur avaient ôté la pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvrait quelque embarras; soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement. Ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle. Je le demande: comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents Français, jeunes, marins, et qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan; cette écoutille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment une pagne qui la couvrait et parut aux yeux de tous, telle que Vénus se fit voir au berger phrygien. Elle en avait la forme céleste. Matelots et soldats s'empressaient pour parvenir à l'écoutille, et jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés; le moins difficile n'avait pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui malgré les défenses avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre, avec la belle qu'il avait choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la fille en le pressant de contenter les désirs qui l'avaient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, que je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

1. Lisez le texte.
2. Dites spontanément ce que vous en pensez.
3. L'horreur absolue. - Le paradis sur terre. - Je prends le prochain avion en aller simple. - La mystification du siècle. - Une histoire machiste. - Typiquement masculin. - Enfin des vraies femmes. - Ce Bougainville ne nous dit pas tout.
4. Regardez les tableaux de Gauguin et de Boucher. Dites pourquoi Bougainville trouvait ces femmes si belles, en comparant les femmes sur les tableaux.
5. Qu'est-ce qu'une nymphe?
6. Les Tahitiennes sont-elles nymphomanes?
7. «Soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le plus.» C'est vrai?
8. «Elle en avait la forme céleste». On se réfère à quoi?
9. Auriez-vous aimé être le cuisinier?
10. Cette critique de la société tahitienne a-t-elle pu ternir l'image de Tahiti dans la tête des européens?
11. Au 18^e siècle il y avait encore la censure en France. Alors des auteurs comme Voltaire, Montesquieu, Diderot, Bougainville ont choisie l'exotisme pour critiquer la France?
12. Serait-il possible que ce texte soit aussi une critique de la France du 18^e siècle?

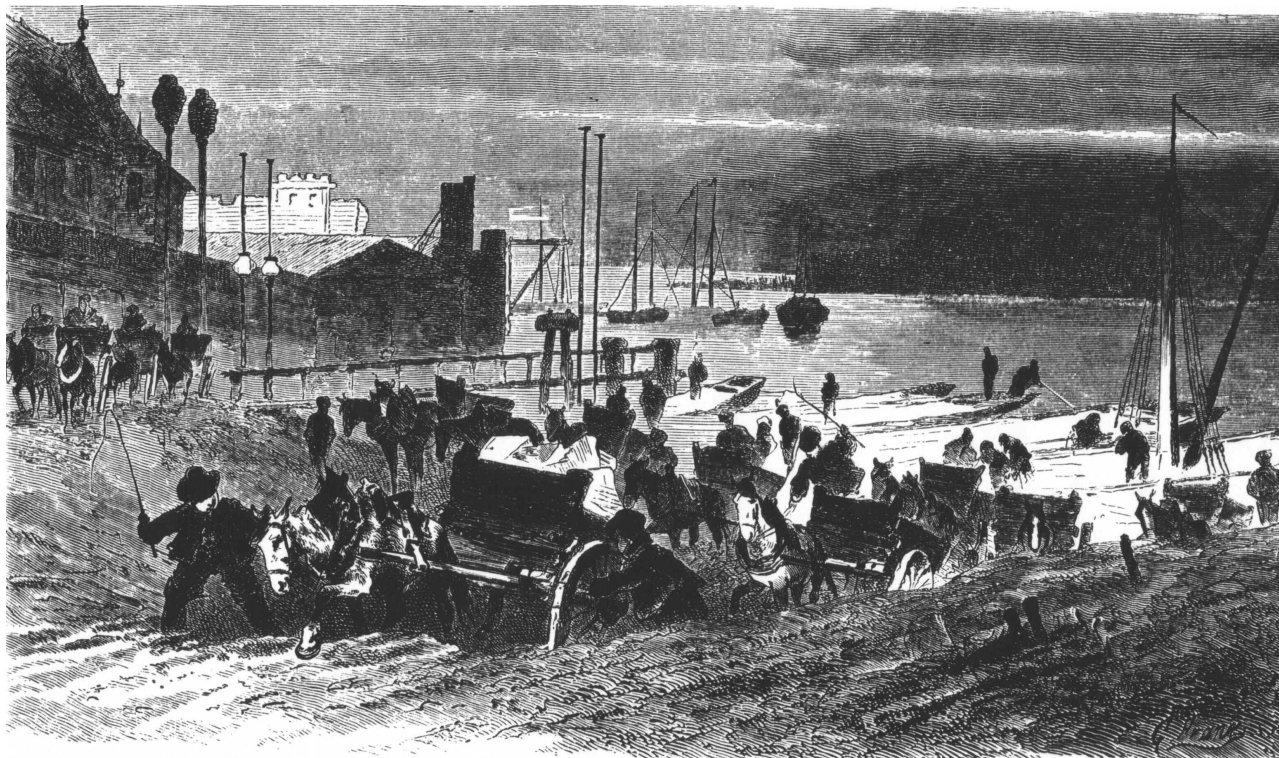
Devinette Le Bougainvillier c'est

- a. une ville à Tahiti
- b. une plante verte
- c. un oiseau des îles
- d. un porte-avions de la marine nationale

Devinette

Toutes pour un, un pour toutes Corrigez!

8 Madame de Staël De L'Allemagne du Nord.



Les premières impressions qu'on reçoit en arrivant dans le nord de l'Allemagne, surtout au milieu de l'hiver, sont extrêmement tristes; et je ne suis pas étonnée que ces impressions aient empêché la plupart des Français que l'exil a conduits dans ce pays de l'observer sans prévention. Cette frontière du Rhin est solennelle; on craint, en la passant, de s'entendre prononcer ce mot terrible: Vous êtes hors de France. C'est en vain que l'esprit juge avec impartialité le pays qui nous a vus naître, nos affections ne s'en détachent jamais; et quand on est contraint à le quitter, l'existence semble déracinée, on se devient comme étranger à soi-même. Les plus simples usages, comme les relations les plus intimes, les intérêts les plus graves, comme les moindres plaisirs, tout était de la patrie; tout n'en est plus. On ne rencontre personne qui puisse vous parler d'autrefois, personne qui vous atteste l'identité des jours passés avec les jours actuels; la destinée recommence, sans que la confiance des premières années se renouvelle; l'on change de monde, sans avoir changé de cœur. Ainsi l'exil condamne à se survivre; les adieux, les séparations, tout est comme à l'instant de la mort, et l'on y assiste cependant avec les forces entières de la vie.

J'étais, il y a six ans, sur les bords du Rhin, attendant la barque qui devait me conduire à l'autre rive; le temps était froid, le ciel obscur, et tout me semblait un présage funeste. Quand la douleur agite violemment notre âme, on ne peut se persuader que la nature y soit indifférente; il est permis à l'homme d'attribuer quelque puissance à ses peines; ce n'est pas de l'orgueil, c'est de la confiance dans la céleste pitié. Je m'inquiétais pour mes enfants, quoiqu'ils ne fussent pas encore dans l'âge de sentir ces émotions de l'âme qui répandent l'effroi sur tous objets extérieurs. Mes domestiques français s'impatientaient de la lenteur allemande, et s'étonnaient de n'être pas compris quand ils parlaient la seule langue qu'ils crussent admise dans les pays civilisés. Il y avait dans notre bac une vieille femme allemande, assise sur une charrette; elle ne voulait pas même en descendre pour traverser le fleuve. - Vous êtes bien tranquille! lui dis-je. - Oui, me répondit-elle, pourquoi faire du bruit? - Ces simples mots me frappèrent; en effet, pourquoi faire du bruit? Mais

quand des générations entières traversent la vie en silence, le malheur et la mort ne les observeraient pas moins, et sauraient de même les atteindre.

1. Dressez une liste des expressions qui caractérisent la patrie et l'exil:

patrie	positif	négatif
exil	positif	négatif

2. Pourquoi les enfants ne s'inquiètent pas: parce que

- le voyage leur plaît,
- la traversée du Rhin les passionne,
- ils font l'école buissonnière,
- ils sont contents que leur mère les a emmenés,
- ils veulent apprendre la langue de Goethe?

3. Les touristes font-ils trop de bruit?

4. Croyez-vous que Mme de Staël a vraiment traversé le Rhin en barque?

5. Vous êtes au Japon et on ne parle pas l'anglais. Comment est-ce que vous vous débrouillez?

6. Avez vous déjà été malheureux de partir? Racontez.

7. Avez vous déjà eu le mal du pays?

8. Des exilés: Pour quels motifs ces personnes ont-elles quitté leur patrie?

Charles de Gaulle - Victor Hugo - Marlène Dietrich - Soljenitsyne - Voltaire - Willy Brandt - Guillaume II - Soraya - Anne Franck - Léonardo da Vinci - Heinrich Heine - Napoléon

la persécution politique - la fuite - racial - le bannissement - criminel - la Sibérie - religieux - l'exil idéologique - l'emprisonnement - volontaire

Khomeyni a été exilé pour des raisons politiques et religieux. Continuez ...

9. Connaissez vous des grands personnages qui ont dû partir?

10. Connaissez-vous des fleuves/rivières qui servent de frontière?

Explication de texte:

L'unité de l'Empire carolingien était rompue (par le traité de Verdun en 843 entre Lothaire, Charles le Chauve et Louis le Germanique, les petits-fils de Charlemagne). (...). Les partages étaient l'erreur inguérissable de ces dynasties d'origine franque. Celui de Verdun eut, en outre, un résultat désastreux: il créait entre la France et l'Allemagne un territoire contesté et la limite du Rhin était perdue pour la Gaule. De ce jour, la vieille lutte des deux peuples prenait une forme nouvelle. La France aurait à reconquérir ses anciennes frontières, à refouler la pression germanique: après plus de mille ans et des guerres sans nombre, elle n'y a pas encore réussi. Jacques Bainville, Histoire de France., Paris: Fayard, 1924, p. 40.

11. Un fleuve est-il une frontière naturelle? Discutez.
12. Quelles fleuves franco-allemandes connaissez-vous?
13. Quelle est la signification de frontière solennelle dans le texte de Mme de Staël? Définissez à l'aide d'un ou de plusieurs de ces adjectifs:

imaginaire - impressionnante - triste large - mythique - religieuse - géographique - pompeuse linguistique officielle - administrative - grave

Explication de texte:

[...] quand on a traversé un premier bras du Rhin, large comme la Seine [...], alors on voit couler à ses pieds le grand fleuve rapide et frémissant, et portant dans ses lames grises une tempête éternelle. Mais de l'autre côté, là-bas à l'horizon, au bout du pont mouvant de soixante bateaux, savez-vous ce qu'il y a?... Il y a l'Allemagne! la terre de Goethe et de Schiller, le pays d'Hoffmann; la vieille Allemagne, notre mère à tous!... (Gérard de Nerval, Voir le Rhin...)

14. Est-ce que ce texte traduirait le mot solennelle?
15. «Allemagne, conte d'hiver» De qui est cette expression?
a. E.T.A. Hoffmann
b. Gérard de Nerval
c. Mme de Staël
d. Heinrich Heine

16. Avez-vous vraiment l'impression que l'Allemagne est un conte d'hiver?

Devinette 1: Comment s'appelle le fleuve qui sépare les vivants des morts?

Et comment est-ce qu'on le traverse?

Devinette 2: Comment s'appellent les gens qui n'ont plus de patrie?

sans culottes - sans abri - clochards - globe-trotters - apatrides - médecins sans frontières
contrebandiers - multinationales

9 Charles Baudelaire Invitation au voyage.



Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
 Polis par les ans,
 Décoreraient notre chambre;
 Les plus rares fleurs
 Mêlant leurs odeurs
 Aux vagues senteurs de l'ambre,
 Les riches plafonds,
 Les miroirs profonds,
 La splendeur orientale,
 Tout y parlerait
 À l'âme en secret
 Sa douce langue natale.
 Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
 Luxe, calme et volupté.
 Vois sur ces canaux
 Dormir ces vaisseaux
 Dont l'humeur est vagabonde;
 C'est pour assouvir
 Ton moindre désir
 Qu'ils viennent du bout du monde.
 - Les soleils couchants
 Revêtent les champs,
 Les canaux, la ville entière,
 D'hyacinthe et d'or;
 Le monde s'endort
 Dans une chaude lumière.
 Là, tout n'est qu'ordre et beauté.
 Luxe, calme et volupté.

(Spleen et Idéal, LIII)

1. Lisez le poème à haute voix.
2. Quels sentiments évoque ce poème en vous:
 - a. J'aime beaucoup ce poème
 - b. Cela ne me plaît pas
 - c. Je ne comprends rien
 - d. C'est comme de la musique
 - e. Cela me donne envie de voyager
 - f. Quel beau pays !
 - g. Quelle belle femme !
 - h. Ça fait rêver
 - i. Cela ne tient pas debout
 - j. C'est un cauchemar
3. La plupart des littéraires pense qu'il s'agit d'une invitation à Amsterdam. Cherchez des passages dans le texte qui en témoignent. Trouvez-vous cette question importante?

Explication de texte: Dans la collection Mitterrand on trouve comme explication du poème de Baudelaire, France 1855-1862 le document suivant :

Moi, je dis: la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal.
 - Et l'homme et la femme savent dès la naissance que dans le mal se trouve toute volupté.
 Baudelaire. Fusées. 1855-1862

4. Ce document a été apparemment choisi à cause du mot «volupté»
5. Le mot volupté a-t-il le même sens dans le document et dans le poème?
6. Tirez des conclusions.

Dans la même collection ou dans l'exercice suivant

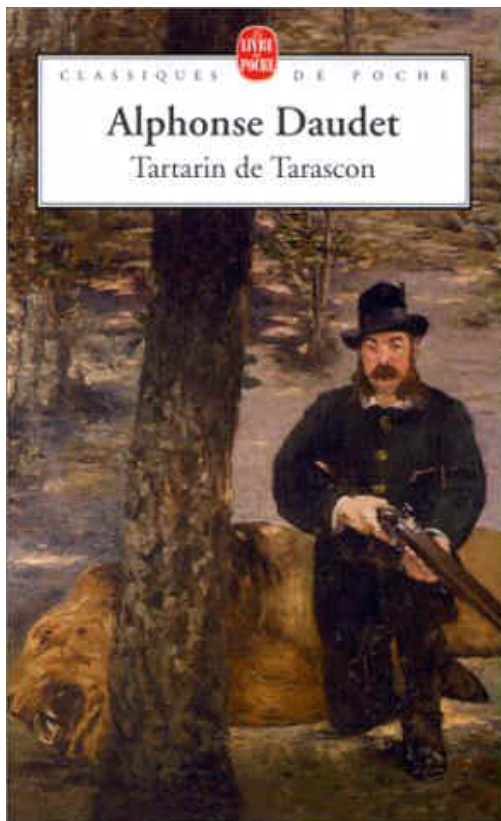
7. Montrez comment la prosodie rend compte des mouvements de la rêverie. Qui pourrait répondre à cette question ?
 - a. moi
 - b. nous les auteurs
 - c. Mitterrand
 - d. Personne
 - e. un élève de troisième en France
8. «À, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté.» C'est quel pays?

Devinette : Il est un pays superbe, un pays de Cocagne, dit-on, que je rêve de visiter avec une vieille amie. Pays singulier, noyé dans les brumes de notre Nord, et qu'on pourrait appeler l'Orient de l'Occident, la Chine de l'Europe, tant la chaude et capricieuse fantaisie s'y est donné carrière, tant elle l'a patiemment et opiniâtrement illustré de ses savantes et délicates végétations.

Un vrai pays de Cocagne, où tout est beau, riche, tranquille, honnête; où le luxe a plaisir à se mirer dans l'ordre; où la vie est grasse et douce à respirer; d'où le désordre, la turbulence et l'imprévu sont exclus.

9. Quel est ce beau pays?

10 Alphonse Daudet Tartarin de Tarascon.



Les Européens de Shanghai Le Haut Commerce - Les Tartares... Tartarin de Tarascon serait-il un imposteur? Le mirage

Une fois cependant Tartarin avait failli partir pour un grand voyage.

Les trois frères Garcio-Camus, des Tarasconnais établis à Shanghai, lui avaient offert la direction d'un de leurs comptoirs là-bas. Ça, par exemple, c'était bien la vie qu'il lui fallait. Des affaires considérables, tout un monde de commis à gouverner, des relations avec la Russie, la Perse, la Turquie d'Asie, enfin le Haut Commerce.

Dans la bouche de Tartarin, ce mot de Haut Commerce vous apparaissait d'une hauteur!...

La maison des Garcio-Camus avait en outre cet avantage qu'on y recevait quelquefois la visite des Tartares. Alors vite on fermait les portes. Tous les commis prenaient les armes, on hissait le drapeau consulaire, et pan! pan! par les fenêtres, sur les Tartares.

Avec quel enthousiasme Tartarin-Quichotte sauta sur cette proposition, je n'ai pas besoin de vous le dire;

par malheur, Tartarin Sancho n'entendait pas de cette oreille là, et, comme il était le plus fort, l'affaire ne put pas s'arranger. Dans la ville, on en parla beaucoup. Partira-t-il? Ne partira-t-il pas? Parions que si, parions que non. Ce fut un événement... En fin de compte, Tartarin ne partit pas, mais toutefois cette histoire lui fit beaucoup d'honneur. Avoir failli aller à Shanghai ou y être allé, pour Tarascon, c'était tout comme. A force de parler du voyage de Tartarin, on finit par croire qu'il en revenait, et le soir, au cercle, tous ces messieurs lui demandaient des renseignements sur la vie à Shanghai, sur les mœurs, le climat, l'opium, le Haut Commerce.

Tartarin, très bien renseigné, donnait de bonne grâce les détails qu'on voulait, et, à la longue, le brave homme n'était pas bien sûr lui-même de n'être pas allé à Shanghai, si bien qu'en racontant pour la centième fois la descente des Tartares, il en arrivait à dire très naturellement: «Alors, je fais armer mes commis, je hisse le pavillon consulaire, et pan! pan! par les fenêtres, sur les Tartares.» En entendant cela, tout le cercle frémissait...

- Mais alors, votre Tartarin n'était qu'un affreux menteur. - Non! mille fois non! Tartarin n'était pas un menteur... - Pourtant, il devait bien savoir qu'il n'était pas allé à Shanghai! - Eh sans doute, il le savait. Seulement...

Seulement, écoutez bien ceci. Il est temps de s'entendre une fois pour toutes sur cette réputation de menteurs que les gens du Nord ont faite aux Méridionaux. Il n'y a pas de menteurs dans le Midi, pas plus à Marseille qu'à Nîmes, qu'à Toulouse, qu'à Tarascon. L'homme du Midi ne ment pas, il se trompe. Il ne dit pas toujours la vérité, mais il croit la dire... Son mensonge à lui, ce n'est pas du mensonge, c'est une espèce de mirage...

Oui, du mirage!... Et pour bien me comprendre, allez-vous-en dans le Midi, et vous verrez. Vous verrez ce diable de pays où le soleil transfigure tout, et fait tout plus grand que na-

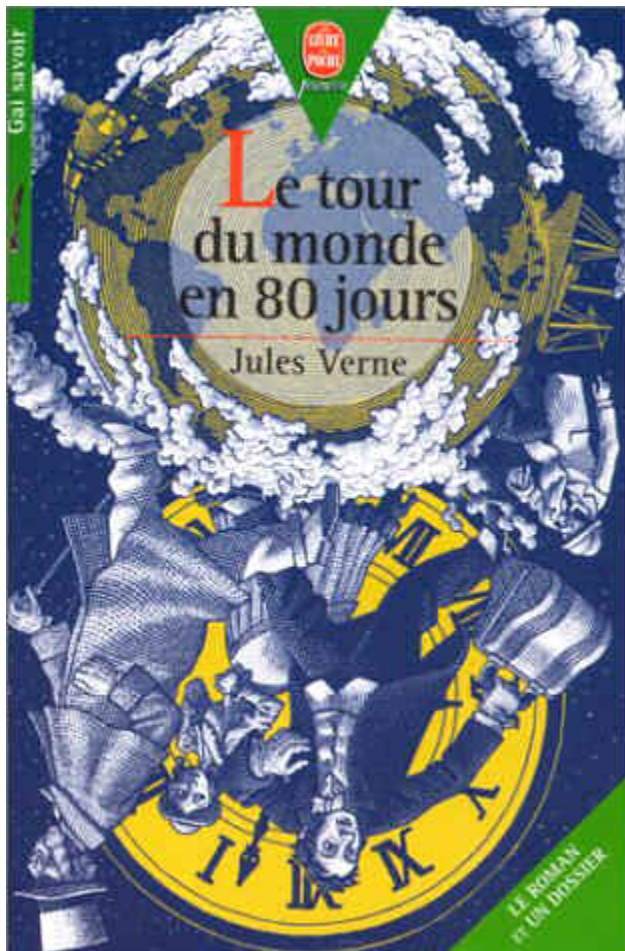
ture. Vous verrez ces petites collines de Provence pas plus hautes que la butte Montmartre et qui vous paraîtront gigantesques, vous verrez la Maison carrée de Nîmes - un petit bijou d'étagère - qui vous semblera aussi grande que Notre-Dame. Vous verrez... Ah! le seul menteur du Midi, s'il y en a un, c'est le soleil... Tout ce qu'il touche, il l'exagère!... Qu'est-ce que c'était que Sparte aux temps de sa splendeur? Une bourgade... Qu'est-ce que c'était qu'Athènes? Tout au plus une sous-préfecture... et pourtant dans l'Histoire elles nous apparaissent comme des villes énormes. Voilà ce que le soleil en a fait...

Vous étonnerez-vous après cela que le même soleil, tombant sur Tarascon, ait pu faire d'un ancien capitaine d'habillement comme Bravida, le brave commandant Bravida, d'un navet un baobab, et d'un homme qui avait failli aller à Shanghai un homme qui y était allé?

1. Lisez le premier texte.
2. Qu'est-ce que Tartarin de Tarascon raconte sur son voyage à Shanghai?
3. Est-ce que les Tarasconnais étaient fiers de Tartarin à cause de son voyage à Shanghai? Cherchez dans le texte.
4. Est-ce que les méridionaux sont des menteurs. Cherchez dans le texte.
5. «Il y a des gens qui ne disent pas toujours la vérité mais ils croient la dire»:
 - a. Connaissez-vous quelqu'un? Racontez.
 - b. Est-ce que vous avez vous-même déjà embelli la vérité?
6. Racontez une histoire, vraie ou inventée. Laissez les autres deviner si vous avez dit la vérité. Choisissez la meilleure histoire.
7. Le mirage est le dernier espoir de l'assoiffé dans le désert. Voyez-vous un rapport avec cette définition de mirage et Tartarin de Tarascon?
8. Qu'est-ce que c'est «La mirage»:
 - a. avion de chasse
 - b. un hôtel dans une série américaine
 - c. une spécialité de Lourdes?
 - d. la version française du «Spiegel»
 - e. une faute grammaticale?
9. Lisez le texte.
10. Retracer comment Tartarin se fait à l'idée d'aller en Algérie: «L'homme le plus surpris» jusqu'à «derrière la baraque».
 - a. Cherchez les arguments de Tartarin-Sancho
 - b. Cherchez les arguments de Tartarin-Quichotte dans le texte.
 - c. selon vous, qui des deux a les meilleurs arguments et pourquoi?
 - d. Seriez-vous plutôt Tartarin-Sancho ou Tartarin-Quichotte?
11. Est-ce qu'il y a un ou deux Tartarin de Tarascon?
12. Tartarin partira-t-il en Algérie? Si oui, pour quelle raison?
13. Avez-vous déjà participé à un entraînement de survie ou connaissez-vous quelqu'un qui l'a fait? Racontez.

Devinette: Y a-t-il des lions en Algérie?

11 Jules Verne Le tour du monde en 80 jours.



Au Reform-Club, le 2 octobre 1872, à partir de 19h10, quelques gentlemen discutent des chances d'un voleur d'échapper à la police métropolitaine...

«Je soutiens, dit Andrew Stuart, que les chances sont en faveur du voleur, qui ne peut manquer d'être un habile homme! - Allons donc! répondit Ralph, il n'y a plus un seul pays dans lequel il puisse se réfugier. - Par exemple! - Ou voulez-vous qu'il aille? - Je n'en sais rien, répondit Andrew Stuart, mais, après tout, la terre est assez vaste. - Elle l'était autrefois...», dit à mi-voix Phileas Fogg. Puis: «à vous de couper, monsieur», ajouta-t-il en présentant les cartes à Thomas Flanagan. La discussion fut suspendue pendant le robre. Mais bientôt Andrew Stuart la reprenait, disant: «Comment, autrefois! Est-ce que la terre a diminué, par hasard? - Sans doute, répondit Gauthier Ralph. Je suis de l'avis de Mr. Fogg. La terre a diminué, puisqu'on la parcourt maintenant dix fois plus vite qu'il y a cent ans. Et c'est ce qui, dans le cas dont nous nous occupons, rendra les recherches plus rapides. - Et rendra plus facile aussi la fuite du voleur! - A vous de jouer,

monsieur Stuart!» dit Phileas Fogg. Mais l'incrédule Stuart n'était pas convaincu, et, la partie achevée: - «Il faut avouer, monsieur Ralph, reprit-il, que vous avez trouvé là une manière plaisante que la terre a diminué! Ainsi parce qu'on en fait maintenant le tour en trois mois... - En quatre-vingts jours seulement, dit Phileas Fogg. - En effet, messieurs, ajouta John Sullivan, quatre-vingts jours, depuis que la section entre Rothal et Allahabad a été ouverte sur le «Great Indian peninsular railway», et voici le calcul établi par le Morning Chronicle":.

De Londres à Suez par le Montcenis et Brindisi, railways et paquebots	7 jours
De Suez à Bombay, paquebot.	13
De Bombay à Calcutta, railway.	3
De Calcutta à Hongkong (Chine), paquebot	13
De Hongkong à Yokohama (Japon), paquebot.	6
De Yokohama à San Francisco, paquebot	22
De San Francisco à New York, railroad	7
De New York à Londres, paquebot et railway	<u>9</u>
Total	80 jours

- Oui, quatre-vingts jours! s'écria Andrew Stuart, qui, par inattention, coupa une carte maîtresse, mais non compris le mauvais temps, les vents contraires, les naufrages, les dé-

railllements, etc. - Tout compris, répondit Phileas Fogg en continuant de jouer, car, cette fois, la discussion ne respectait plus le whist. - Même si les Indous ou les Indiens enlèvent les rails! s'écria Andrew Stuart, s'ils arrêtent les trains, pillent les fourgons, scalpent les voyageurs! - Tout compris", répondit Phileas Fogg, qui, abattant son jeu, ajouta: «Deux atouts maîtres.» Andrew Stuart, à qui c'était le tour de «faire», ramassa les cartes en disant: «Théoriquement, vous avez raison, monsieur Fogg, mais dans la pratique... - Dans la pratique aussi, monsieur Stuart. - Je voudrais bien vous y voir. - Il ne tient qu'à vous. Par-tons ensemble. - Le ciel m'en préserve! s'écria Stuart, mais je parierais bien quatre mille livres (100 000 F) qu'un tel voyage, fait dans ces conditions, est impossible. - Très possible, au contraire, répondit Mr. Fogg. - Eh bien, faites-le donc! - Le tour du monde en quatre-vingts jours? - Oui. - Je le veux bien. - Quand? - Tout de suite. - C'est de la folie! s'écria Andrew Stuart, qui commençait à se vexer de l'insistance de son partenaire. Tenez! jouons plutôt. - Refaites alors, répondit Phileas Fogg, car il y a maldonne.» Andrew Stuart reprit les cartes d'une main fébrile; puis, tout à coup, les posant sur la table: „Eh bien, oui, monsieur Fogg, dit-il, oui, je parie quatre mille livres!... - Mon cher Stuart, dit Fallentin, calmez-vous. Ce n'est pas sérieux. - Soit!" dit Mr. Fogg. Puis, se tournant vers ses collègues: «J'ai vingt mille livres (500 000 F) déposées chez Baring frères. Je les risquerai volontiers... - Vingt mille livres! s'écria John Sullivan: Vingt mille livres qu'un retard imprévu peut vous faire perdre! - L'imprévu n'existe pas, répondit simplement Phileas Fogg. - Mais, monsieur Fogg, le laps de quatre-vingts jours n'est calculé que comme un minimum de temps! - Un minimum bien employé suffit à tout. - Mais pour ne pas le dépasser, il faut sauter mathématiquement des railways dans les paquebots, et des paquebots dans les chemins de fer! - Je sauterai mathématiquement. - C'est une plaisanterie! - Un bon Anglais ne plaisante jamais, quand il s'agit d'une chose aussi sérieuse qu'un pari, répondit Phileas Fogg. Je parie vingt mille livres contre qui voudra que je ferai le tour de la terre en quatre-vingts jours ou moins, soit dix-neuf cent vingt heures ou cent quinze mille deux cents minutes. Acceptez-vous? - Nous acceptons, répondirent MM. Stuart, Fallentin, Sullivan, Fianagan et Ralph, après s'être entendus. - Bien, dit Mr. Fogg. Le train de Douvres part à huit heures quarante-cinq. Je le prendrai. - Ce soir même? demanda Stuart. - Ce soir même, répondit Phileas Fogg. Donc, ajouta-t-il en consultant un calendrier de poche, puisque c'est aujourd'hui mercredi 2 octobre, je devrai être de retour à Londres, dans ce salon même du Reform-Club, le samedi 21 décembre, à huit heures quarante-cinq du soir, faute de quoi les vingt mille livres déposées actuellement à mon crédit chez Baring frères vous appartiendront de fait et de droit, messieurs.

1. Lisez le texte.
 2. Cherchez dans le texte
 - a. tous les chiffres;
 - b. les étapes du voyage;
 - c. les moyens de transport.
 3. Comment dit-on aujourd'hui en français pour «railway» et «paquebot»?
 4. Quelles étaient les inventions qui étaient nécessaires pour cette entreprise?
 5. Le voyage en 80 jours autour du monde était-il possible en 1872?
 6. Combien de temps un voyage autour du monde dure-t-il aujourd'hui?
 7. Vous avez déjà fait un voyage sans imprévus, technique ou autre?
 8. Phileas Fogg a-t-il gagné son pari? Racontez le livre, un des film, le dessin animé.
- Devinette1: Combien de temps la conversation au Reform-Club a-t-elle duré?
- Devinette2: Qui a fait le premier tour du monde?
- Devinette3: Ce voyage a duré combien de temps?

Devinette4: L'unité de puissance c'est le watt appelé en honneur de James Watt, l'inventeur de la machine à vapeur. Connaissez-vous d'autres unités de mesures qui rappellent les inventeurs célèbres?

12 Samuel Beckett En attendant Godot.



Silence. Le soleil se couche, la lune se lève. Vladimir reste immobile. Estragon se réveille, se déchausse, se lève, les chaussures à la main, les dépose devant la rampe, va vers Vladimir, le regarde.

Estragon. - Qu'est-ce que tu as? Vladimir. - Je n'ai rien. Estragon. - Moi je m'en vais. Vladimir. - Moi aussi. Silence Estragon. - Il y avait longtemps que je dormais? Vladimir. - Je ne sais pas. Silence Estragon. - Où irons-nous? Vladimir. - Pas loin. Estragon. - Si si, allons-nous-en loin d'ici! Vladimir. - On ne peut pas. Estragon. - Pourquoi? Vladimir. - Il faut revenir demain. Estragon. - Pour quoi faire? Vladimir. - Attendre Godot. Estragon. - C'est vrai. (Un temps.) Il n'est pas venu? Vladimir. - Non. Estragon. - Et maintenant il est trop tard. Vladimir. - Oui, c'est la nuit. Estragon. - Et si on le laissait tomber? (Un

temps.) Si on le laissait tomber?

Vladimir. - Il nous punirait. (Silence. Il regarde l'arbre.) Seul l'arbre vit.

Estragon (regardant l'arbre). - Qu'est-ce que c'est? Vladimir. - C'est l'arbre. Estragon. - Non, mais quel genre? Vladimir. - Je ne sais pas. Un saule. Estragon. - Viens voir. (Il entraîne Vladimir vers l'arbre. Ils s'immobilisent devant. Silence.) Et si on se pendait?

Vladimir. - Avec quoi? Estragon. - Tu n'as pas un bout de corde? Vladimir. - Non. Estragon. - Alors on ne peut pas. Vladimir. - Allons-nous-en. Estragon. - Attends, il y a ma ceinture. Vladimir. - C'est trop court. Estragon. - Tu tireras sur mes jambes. Vladimir. - Et qui tirera sur les miennes? Estragon. - C'est vrai. Vladimir. - Fais voir quand même. (Estragon dénoue la corde qui maintient son pantalon. Celui-ci, beaucoup trop large, lui tombe autour des chevilles. Ils regardent la corde.) A la rigueur ça pourrait aller. Mais est-elle solide?

Estragon. - On va voir. Tiens.

Ils prennent chacun un bout de la corde et tirent. La corde se casse. Ils manquent de tomber.

Vladimir. - Elle ne vaut rien. Silence Estragon. - Tu dis qu'il faut revenir demain? Vladimir. - Oui. Estragon. - Alors on apportera une bonne corde. Vladimir. - C'est ça. Silence Estragon. - Didi. Vladimir. - Oui. Estragon. - Je ne peux plus continuer comme ça. Vladimir. - On dit ça. Estragon. - Si on se quittait? Ça irait peut-être mieux. Vladimir. - On se pendra demain. (Un temps.) A moins que Godot ne vienne.

Estragon. - Et s'il vient. Vladimir. - Nous serons sauvés.

Vladimir enlève son chapeau - celui de Lucky - regarde dedans, y passe la main, le secoue, le remet.

Estragon. - Alors on y va? Vladimir. - Relève ton pantalon. Estragon. - Comment? Vladimir. - Relève ton pantalon. Estragon. - Que j'enlève mon pantalon? Vladimir. - RE-lève

ton pantalon. Estragon. - C'est vrai. Il relève son pantalon. Silence. Vladimir. - Alors on y va? Estragon. - Allons-y. Ils ne bougent pas. RIDEAU

1. Lisez le texte à rôles partagés et jouez la scène à l'aide des indications en italiques.

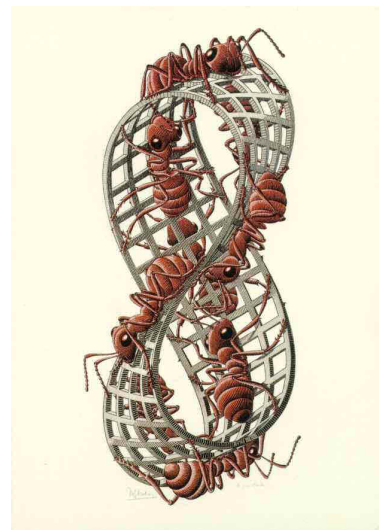
2. Qu'évoquent pour vous les noms de Estragon, Vladimir et Godot?

3. God - Godot, Pierre - Pierrot; Charly - Charlot. Qu'en pensez-vous?

4. Essayez de chanter la chanson «Un chat vint dans l'office...»

5. Comment avez-vous terminé la chanson? - En aviez-vous le droit?

6. Dans le langage moderne de l'informatique on appelle cette forme une boucle sans fin. Connaissez-vous d'autres chansons ou formes qui fonctionnent selon le même schéma?



Explication

A la fin des années 40, les Américains ont construit une bombe dont le principe promettait à l'humanité une source d'énergie sans fin. La réalisation civile de cette bombe s'appelle «surgénérateur» (Un générateur qui produit plus de combustible qu'il en consomme.)

7. Connaissez-vous un surgénérateur?

8. Le surgénérateur promet une sorte de perpetuum mobile qui donne une richesse sans fin. Est-ce possible?

9. Qu'est-ce un perpetuum mobile?

10. Peut-il exister en réalité? Discutez. Pensez à des centrales, à des voitures, à des chansons, à des écomobiles, à des dessins, à des pièces musicales, ...

11. Par quels moyens la boucle sans fin est-elle réalisée dans la chanson?

12. En attendant Godot contient combien d'actes? Discutez.

13. Godot viendra-t-il?

Explication de texte: Le texte suivant est tiré d'une page d'Internet dédié à Samuel Beckett.

«Je m'aperçois que je n'ai rien dit qui pourrait vous donner envie de lire Beckett, finalement. C'est vrai, là, je cale. Beckett est différent, la prochaine fois que vous allez dans une librairie, prenez n'importe lequel, ouvrez le à une page quelconque, lisez Si vous trouvez que les mots sonnent différemment, voilà, c'est ça. Sinon, rien. Vous trouverez son œuvre dans n'importe quelle bonne librairie, aux Éditions de Minuit.»

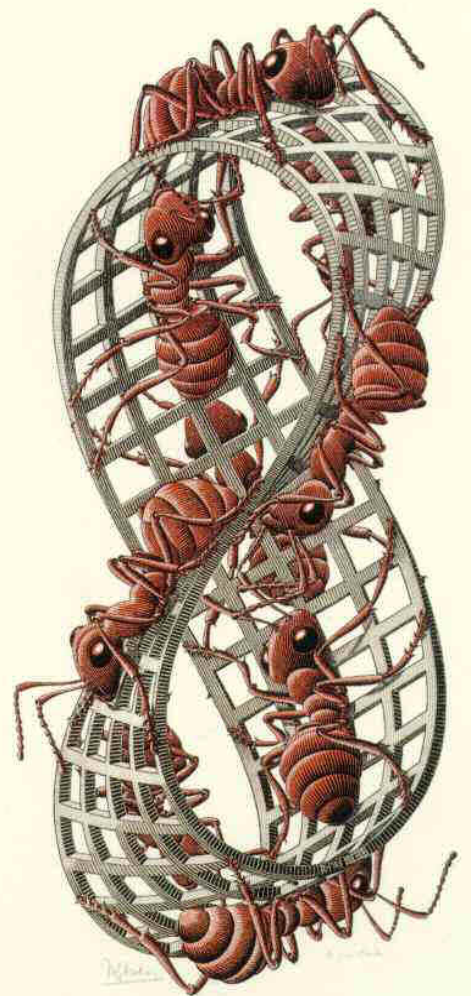
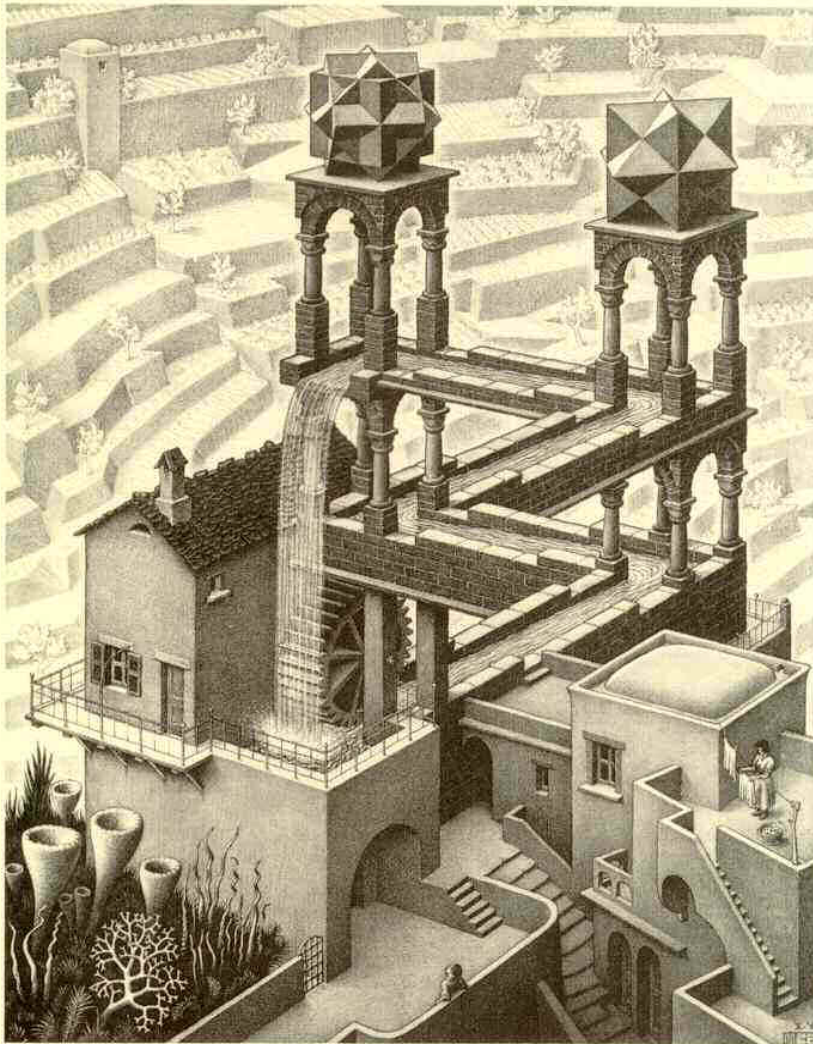
Note: «Je déteste le verbe lire à l'impératif. Ça me rappelle l'école. Élève Lambda, lisez ! Non. Pourquoi moi et pourquoi ça ? Je ne me souviens même plus ce qu'on lisait. Par contre, je me souviens qu'au CM1 (je crois), l'institut distribuait des livres pour lire chez soi. Elle prenait un bouquin, le brandissait, et les mêmes soumissionnaient. Par contre - cette conne - se permettait un droit de veto : Non, toi tu ne peux pas lire ça, *c'est trop dur pour toi*»

Devinettes 1:

Regardez les deux dessins de Escher et attribuez à chaque représentation un ou deux des termes suivants: régression à l'infini; boucle sans fin; mise en abîme.

Lequel de ces termes est littéraire?

Devinettes 2: «Cette phrase contient trois fautes» Cette phrase est-elle possible?



13 Romain Gary J'ai soif d'innocence.

Lorsque je décidai enfin de quitter la civilisation et ses fausses valeurs et de me retirer dans une île du Pacifique, sur un récif de corail, au bord d'une lagune bleue, le plus loin possible d'un monde mercantile entièrement tourné vers les biens matériels, je le fis pour des raisons qui ne surprendront que les natures vraiment endurcies. J'avais soif d'innocence. J'éprouvais le besoin de m'évader de cette atmosphère de compétition frénétique et de lutte pour le profit où l'absence de tout scrupule était devenue la règle et où, pour une nature un peu délicate et une âme d'artiste comme la mienne, il devenait de plus en plus difficile de se procurer ces quelques facilités matérielles indispensables à la paix de l'esprit. Oui, c'est surtout de désintéressement que j'avais besoin. Tous ceux qui me connaissent savent le prix que j'attache à cette qualité, la première et peut-être



même la seule que j'exige de mes amis. Je rêvais de me sentir entouré d'êtres simples et serviables, au cœur entièrement incapable de calculs sordides, auxquels je pourrais tout demander, leur accordant mon amitié en échange, sans craindre que quelque mesquine considération d'intérêt ne vînt ternir nos rapports.

Je liquidai donc les quelques affaires personnelles dont je m'occupais et arrivai à Tahiti au début de l'été. Je fus déçus par Papeete. La ville est charmante, mais la civilisation y montre partout le bout de l'oreille, tout y a un prix, un salaire, un

domestique y est un salarié et non un ami et s'attend à être payé au bout du mois, l'expression «gagner sa vie» y revient avec une insistance pénible et, ainsi que je l'ai dit, l'argent était une des choses que j'étais décidé à fuir le plus loin possible.

Je résolus donc d'aller vivre dans une petite île perdue des Marquises, Taratorā, que je choisis au hasard sur la carte, et où le bateau du Comptoir Perlier d'Océanie jetait l'ancre trois fois par an. Dès que je pris pied sur l'île, je sentis que mes rêves étaient enfin sur le point de se réaliser. Toute la beauté mille fois décrite, mais toujours bouleversante, lorsqu'on la voit enfin de ses propres yeux, du paysage polynésien, s'offrit à moi au premier pas que je fis sur la plage: la chute vertigineuse des palmiers de la montagne à la mer, la paix indolente d'une lagune que les récifs entouraient de leur protection, le petit village aux paillotes dont la légèreté même semblait indiquer une absence de tout souci et d'où courait déjà vers moi, les bras ouverts, une population dont, je le sentis immédiatement, on pouvait tout obtenir par la gentillesse et l'amitié. Car, comme toujours avec moi, c'est surtout à la qualité des êtres humains que je fus le plus sensible.

Je trouvai là sur pied une population de quelques centaines de têtes qu'aucune des considérations de notre capitalisme mesquin ne paraissait avoir touchée et qui était à ce point indifférente au lucre que je pus m'installer dans la meilleure paillote du village et m'entourer de toutes les nécessités immédiates de l'existence, avoir mon pêcheur, mon jardinier, mon cuisinier, tout cela sans bourse délier, sur la base de l'amitié et de la fraternité la plus simple et la plus touchante et dans le respect mutuel. Je devais cela à la

pureté d'âme des habitants, à leur merveilleuse candeur, mais aussi à la bienveillance particulière à mon égard de Taratonga.

Taratonga était une femme âgée d'une cinquantaine d'années, fille d'un chef dont l'autorité s'était étendue autrefois sur plus de vingt îles de l'archipel. Elle était entourée d'un amour filial par la population de l'île et, dès mon arrivée, je déployai tous mes efforts pour m'assurer son amitié. Je le fis tout naturellement, sans essayer de me montrer différent de ce que j'étais, mais, au contraire, en lui ouvrant mon âme. Je lui exposai les raisons qui m'avaient poussé à venir dans son île, mon horreur du vil mercantilisme et du matérialisme sordide, mon besoin déchirant de redécouvrir ces qualités de désintéressement et d'innocence hors desquelles il n'est point de survie pour l'humain, et je lui confiai ma joie et ma gratitude d'avoir enfin trouvé tout cela auprès de son peuple. Taratonga me dit qu'elle me comprenait parfaitement et qu'elle n'avait elle-même qu'un but dans la vie: empêcher que l'argent ne vînt souiller l'âme des siens. Je compris l'allusion et l'assurai solennellement que pas un sou n'allait sortir de ma poche pendant tout mon séjour à Taratonga. Je rentrai chez moi et, pendant les semaines qui suivirent, je fis de mon mieux pour observer la consigne qui m'avait été donnée si discrètement. Je pris même tout l'argent que j'avais et l'enterrai dans un coin de ma case.

J'étais dans l'île depuis trois mois, lorsqu'un jour un gamin m'apporta un cadeau de celle que je pouvais désormais appeler mon amie Taratonga. C'était un gâteau de noix, qu'elle avait préparé elle-même à mon intention, mais ce qui me frappa immédiatement ce fut la toile dans laquelle le gâteau était enveloppé. C'était une grossière toile à sac, mais peinte de couleurs étranges, qui me rappelaient vaguement quelque chose; et, au premier abord, je ne sus quoi. J'examinai la toile plus attentivement et mon cœur fit un bond prodigieux dans ma poitrine. Je dus m'asseoir. Je pris la toile sur mes genoux et la déroulai soigneusement. C'était un rectangle de cinquante centimètres sur trente et la peinture était craquelée et à demi effacée par endroits. Je restai là un moment, fixant la toile d'un oeil incrédule. Mais il n'y avait pas de doute possible. J'avais devant moi un tableau de Gauguin.

Je ne suis pas grand connaisseur en matière de peinture, mais il y a aujourd'hui des noms dont chacun sait reconnaître sans hésiter la manière. Je déployait encore une fois la toile d'une main tremblante et me penchai sur elle. Elle représentait un petit coin de la montagne tahitienne et des baigneuses au bord d'une source, et les couleurs, les silhouettes, le motif lui-même étaient à ce point reconnaissables que, malgré le mauvais état de la toile, il était impossible de s'y tromper. J'eus, à droite, du côté du foie, ce pincement douloureux qui, chez moi, accompagne toujours les grands élans du cœur. Une œuvre de Gauguin, dans cette petite île perdue! Et Taratonga qui s'en était servie pour envelopper son gâteau! Une peinture qui, vendue à Paris, devait valoir cinq millions! Combien d'autres toiles avait-elle utilisées ainsi pour faire des paquets ou pour boucher des trous? Quelle perte prodigieuse pour l'humanité! Je me levai d'un bond et me précipitai chez Taratonga pour la remercier de son gâteau.

Je la trouvai en train de fumer sa pipe devant sa maison, face à la lagune. C'était une forte femme, aux cheveux grisonnants, et malgré ses seins nus, elle conservait, même dans cette attitude, une dignité admirable.

- Taratonga, lui dis-je, j'ai mangé ton gâteau. Il était excellent. Merci.

Elle parut contente.

- Je t'en ferai un autre aujourd'hui.

J'ouvris la bouche, mais ne dis rien. C'était le moment de faire preuve de tact. Je n'avais pas le droit de donner à cette femme majestueuse l'impression qu'elle était une sauvage qui se servait des œuvres d'un des plus grands génies du monde pour faire des paquets. J'avoue que je souffre d'une sensibilité excessive, mais je tenais à éviter cela à tout prix.

Quitte à recevoir un autre gâteau enveloppé dans une toile de Gauguin, je devais me taire. La seule chose qui n'a pas de prix, c'est l'amitié. Je revins donc dans ma case et attendis. L'après-midi, le gâteau arriva, enveloppé dans une autre toile de Gauguin. Elle était dans un état encore plus piteux que la précédente. Quelqu'un semblait même avoir gratté la toile avec un couteau. Je faillis me précipiter chez Taratonga. Mais je me retins. Il fallait procéder avec prudence. Le lendemain, j'allai la voir et lui dis avec simplicité que son gâteau était la meilleure chose que j'eusse jamais mangée. Elle sourit avec indulgence et bourra sa pipe.

Au cours des huit jours suivants, je reçus de Taratonga trois gâteaux enveloppés dans trois toiles de Gauguin. Je vivais des heures extraordinaires. Mon âme chantait - il n'y a pas d'autre mot pour décrire les heures d'intense émotion artistique que j'étais en train de vivre. Puis le gâteau continua à arriver, mais sans enveloppe. Je perdis complètement le sommeil. Ne restait-il plus d'autres toiles, ou bien Taratonga avait-elle simplement oublié d'envelopper le gâteau? Je me sentais vexé et même légèrement indigné. Il faut bien reconnaître que malgré toutes leurs qualités, les indigènes de Taratonga ont également quelques graves défauts dont une certaine légèreté, qui fait qu'on ne peut jamais compter sur eux complètement. Je pris quelques pilules pour me calmer et essayai de trouver un moyen de parler à Taratonga sans attirer son attention sur son ignorance. Finalement, j'optai pour la franchise. Je retournai chez mon amie.

- Taratonga, lui dis-je, tu m'as envoyé à plusieurs reprises des gâteaux. Ils étaient excellents. Ils étaient, de plus enveloppés dans des toiles de sacs peintes qui m'ont vivement intéressé. J'aime les couleurs gaies. D'où les as-tu? En as-tu d'autres?

- Oh! ça... dit Taratonga avec indifférence. Mon grand-père en avait tout un tas.

- Tout... un tas? bégayai-je.

- Oui, il les avait reçues d'un Français qui habitait l'île et qui s'amusaient comme ça, à couvrir des toiles de sacs avec des couleurs. Il doit m'en rester encore.

- Beaucoup? murmurai-je.

- Oh! je ne sais pas. Tu peux les voir. Viens.

Elle me conduisit dans une grange pleine de poissons secs et de coprah. Par terre, couvertes de sables, il y avait une douzaine de toiles de Gauguin. Elles étaient toutes peintes sur des sacs et avaient beaucoup souffert, mais il y en avait plusieurs qui étaient encore en assez bon état. J'étais pâle et tenais à peine sur mes jambes. «Mon Dieu, pensai-je encore, quelle perte irréparable pour l'humanité, si je n'étais pas passé par là!» Cela devait aller chercher dans les trente millions...

- Tu peux les prendre, si tu veux, dit Taratonga.

Un combat terrible se livra alors dans mon âme. Je connaissais le désintéressement de ces êtres merveilleux et ne voulais pas introduire dans l'île, dans l'esprit de ses habitants, ces notions mercantiles de prix et de valeur qui ont déjà sonné le glas de tant de paradis terrestres. Mais tous les préjugés de notre civilisation, que je tenais malgré tout bien ancrés en moi, m'empêchaient d'accepter un tel cadeau sans rien offrir en échange. D'un geste, j'arrachai de mon poignet la superbe montre en or que je possédais et la tendis à Taratonga.

- Laisse-moi t'offrir à mon tour un cadeau, la priai-je.

- Nous n'avons pas besoin de ça ici pour savoir l'heure, dit-elle. Nous n'avons qu'à regarder le soleil.

Je pris alors une décision pénible.

- Taratonga, lui dis-je, je suis malheureusement obligé de rentrer en France. Des raisons humanitaires me l'ordonnent. Justement, le bateau arrive dans huit jours et je vais vous

quitter. J'accepte ton cadeau. Mais à condition que tu me permettes de faire quelque chose pour toi et les tiens. J'ai un peu d'argent. Oh! très peu. Permits-moi de te le laisser. Vous avez tout de même besoin d'outils et de médicaments.

- Comme tu voudras, dit-elle avec indifférence.

Je remis sept cent mille francs à mon amie. Puis je saisis les toiles et courus vers ma pailote. Je passai une semaine d'inquiétude en attendant le bateau. Je ne savais pas ce que je craignais au juste. Mais j'avais hâte de partir de là. Ce qui caractérise certaines natures artistiques, c'est que la contemplation égoïste de la beauté ne leur suffit pas, elles éprouvent au plus haut point le besoin de partager cette joie avec leurs semblables. J'étais pressé de rentrer en France, d'aller chez les marchands de tableaux leur offrir mes trésors. Il y en avait pour une centaine de millions. La seule chose qui m'irritait, c'était que L'Etat allait sûrement prélever trente à quarante pour cent du prix obtenu. Car tel est l'envahissement par notre civilisation du domaine le plus privé du monde, celui de la beauté.

A Tahiti, je dus attendre quinze jours un bateau pour la France. Je parlai aussi peu que possible de mon atoll et de Taratonga. Je ne voulais pas que l'ombre de quelque main commerçante vînt se jeter sur mon paradis. Mais le propriétaire de l'hôtel où j'étais descendu connaissait bien l'île et Taratonga.

- C'est une fille assez sensationnelle, me dit-il un soir.

Je gardai le silence. Je trouvai le mot «fille», appliqué à un des êtres les plus nobles que je connaisse, parfaitement outrageant. - Elle vous a naturellement fait voir ses peintures? demanda mon hôte. Je me redressai.

- Pardon?

- Elle fait de la peinture et assez bien, ma parole. Elle a passé trois ans aux Arts décoratifs à Paris, il y a une vingtaine d'années. Et lorsque les cours du coprah sont devenus ce que vous savez, avec les synthétiques, elle est revenue dans l'île. Elle fait des espèces d'imitations de Gauguin assez étonnantes. Elle a un contrat régulier avec l'Australie. Ils lui paient ses toiles vingt mille francs la pièce. Elle vit de ça... Qu'est-ce qu'il y a, mon vieux? Ça ne va pas?

- Ce n'est rien, bafouillai-je.

Je ne sais pas où je trouvais la force de me lever, de monter dans ma chambre et de me jeter sur le lit. Je demeurai là, prostré, saisi par un profond, un invincible dégoût. Une fois de plus, le monde m'avait trahi. Dans les grandes capitales comme dans le plus petit atoll du Pacifique, les calculs les plus sordides avilissent les âmes humaines. Il ne me restait vraiment qu'à me retirer dans une île déserte et à vivre seul avec moi-même si je voulais satisfaire mon lancinant besoin de pureté.

1. Lisez le texte et marquez toutes les formes du passé simple.

2. Cherchez des passés simples mal employés.

Explication:

Le passé simple ne s'emploie pas dans une même phrase avec le présent, ni avec le passé composé ni avec une des formes du futur. Le passé simple fait avancer le déroulement de l'histoire. L'imparfait par contre se passe en même temps qu'une partie de ses actions:

«D'abord il se passa la première action, puis il se passa la seconde, puis encore une action, mais depuis un certain temps, personne ne sait depuis quand, il se passait une autre action et puis... et puis l'histoire termina.»

Si vous avez bien compté, vous avez dû en trouver six. Plus tard on vous demandera pourquoi l'auteur a utilisé ces formes incorrectes.

3. Trouvez des caractéristiques du «bon sauvage» dans le texte.
 4. Comparez avec l'image du bon sauvage dans le texte de Bougainville.
 5. Quelle description trouvez-vous plus juste?
 6. Cherchez les raisons que le héros nous donne pour lesquelles il quitte la civilisation?
 7. Croyez-vous ses raisons sincères?
 8. Connaissez-vous des exemples semblables:
Exemple 1: Un étudiant en mai 68 arrive en BMW à une manif. Comme explication il dit: C'est un cadeau de mes parents. Je ne pouvais quand même pas le refuser.
Exemple 2 : Moi, je vais passer tous les ans mes vacances au Kenya. Tu sais, ils sont tellement pauvres là-bas.
 9. «Je n'avais pas le droit de donner à cette femme majestueuse l'impression qu'elle était une sauvage...» «[J']essayai de trouver un moyen de parler à Taratonga sans attirer son attention sur son ignorance.»
 - a. Qui est ignorant? Et pourquoi?
 - b. Qui est plus cultivé? Et pourquoi?
 - c. A un moment donné, Taratonga lui ment ouvertement. Cherchez l'endroit dans le texte.
 - d. Le héros est le voleur volé. Discutez.
 10. Formez un tribunal. Il vous faut un juge, un procureur, un avocat et les jurés, Taratonga. Faites les procès.
 11. Aimeriez-vous vivre sur une île déserte?
 12. Il faut sauvegarder la forêt tropicale à tout prix, parce que la terre a besoin de forêts.
- Devinette 1: Plus ou moins vrai?
- Le passé simple est une forme littéraire.
- Le passé simple est une forme de prestige qui montre la culture de celui qui parle.
- Le passé simple se trouve plutôt dans un article de sports que dans un article politique?
- L'emploi excessif du passé simple par le héros est signe de manque de culture.
- Le passé simple s'emploie couramment dans la langue parlée.
- Le passé simple est un temps très simple.
- Qu'est-ce que le passé compliqué?
- Devinette 2: Qui a dit? Si.., j'irais cultiver l'ananas en Alaska.

14 Pascal Lainée Si on partait....



- Quoi donc? Les autobus continuent d'accoster le trottoir, devant Jeannot et Julie. Des gens montent et donnent leurs tickets à moudre au receveur. Les autobus repartent comme au tournoi, dans le fracas de leurs vieilles armures. Leurs ombres se font traîner derrière. Alors Jeannot parle du grand voyage qu'il a fait un jour. C'était dans un autobus comme ceux-ci. Le numéro 43. Il devait avoir sept ans. Ou huit. Il est allé jusqu'à la gare du Nord.

Le terminus. On ne pouvait pas aller plus loin.

- Tu aurais pu prendre un train, dit Julie. Les trains vont plus loin que les autobus.

- Rien que la gare, c'était formidable. Avant la guerre, mon père avait pris le Nord-Express jusqu'à Varsovie. Tu te rends compte? Les rails partaient de Paris pour aboutir à Varsovie! sans interruption. Il y avait dans la gare quelque chose qui ne prenait fin qu'à des milliers de kilomètres, dans un autre pays.

Et puis l'autobus a fait demi-tour. Je suis rentré. Jamais, depuis, je ne suis reparti aussi loin... Mais j'aimerais!

- Moi aussi, dit Julie, j'aimerais partir... pas pour des vacances... m'en aller vraiment, pour longtemps. Mais je ne le ferai sûrement pas.

- On ne fait jamais ces choses-là, sourit Jeannot. On se contente de penser qu'on pourrait...

- J'ai des amis qui sont partis, eux, fait Julie. L'année dernière. Ils ont fondé une communauté, dans une ferme.

Elle regarde le petit chien roux qui flaire le museau pointu de son ombre, et elle dit:

- Bon!

Jeannot se tourne vers elle. Par terre, l'ombre de Jeannot embrasse celle de Julie:

- Tu n'as jamais envie de les rejoindre? - J'y ai pensé... mais je suis contente de ma vie, au fond.

- C'est quand on est content de sa vie, dit Jeannot, qu'il faudrait partir vraiment. Au moins par curiosité, tu comprends? Ça peut être tellement de choses, la vie!

Ils se lèvent. Leurs ombres s'étirent avant de les suivre.

1. Enfant, Jeannot a fait un voyage.

a. Où est-il allé?

b. C'était loin?

c. Appelleriez-vous ce qu'il a fait un «voyage»?

2. Vous souvenez-vous de voyages dans votre enfance? Racontez : aventure - liberté - durée et moyen de transport - incidents - déroulement - climat - confort - mal du pays
3. Aimeriez-vous partir comme Jeannot ou comme Julie? Expliquez.
4. Une gare, est-ce un lieu qui vous fait rêver, sinon quel lieu de départ?

Explication de texte: Jean Ferrat La montagne.

Ils quittent un à un le pays Pour s'en aller gagner leur vie Loin de la terre où ils sont nés
 Depuis longtemps ils en rêvaient De la ville et de ses secrets Du formica et du ciné Les vieux?
 Ça n'était pas original Quand ils s'essuyaient, machinal, D'un revers de manche les lèvres
 Mais ils savaient tous à propos Tuer la caille ou le perdreau Et manger la tomme de chèvre.
 Pourtant que la montagne est belle Comment peut-on s'imaginer En voyant un vol d'hirondelles
 Que l'automne vient d'arriver.

Avec leurs mains dessus leurs têtes Ils avaient monté des murettes Jusqu'au sommet de la colline,
 Qu'importe les jours, les années Ils avaient tous l'âme bien née Noueuse comme un pied de vigne
 Les vignes? Elles courent dans la forêt Le vin ne sera plus tiré C'était une horrible piquette
 Mais il faisait des centaines A ne plus que savoir en faire S'il ne vous tournait pas la tête.
 Pour tant que la montagne est belle Comment peut-on s'imaginer En voyant un vol d'hirondelles
 Que l'automne vient d'arriver. Deux chèvres et puis quelques moutons Une année bonne et l'autre non
 Et sans vacances et sans sorties Les fils les veulent aller au bal Il n'y a rien de plus normal
 Que de vouloir vivre sa vie. Leur vie? Ils seront flics ou fonctionnaires De quoi attendre sans s'en faire
 Que l'heure de la retraite sonne Il faut savoir ce que l'on aime Et rentrer dans son H.L.M.
 Manger du poulet aux hormones. Pourtant que la montagne est belle Comment peut-on s'imaginer
 En voyant un vol d'hirondelles Que l'automne vient d'arriver.

5. Est-ce un hymne à la vie en ville ou à la campagne?
6. Il y a un rapport entre le texte de Ferrat et de Lainé.
 - a. Julie rêve-t-elle de la vie décrite chez Ferrat?
 - b. Et Jeannot?
 - c. Et vous?
 - d. Etes-vous plutôt comme Julie ou comme Jeannot?
7. Voyagez-vous?
 - a. Où êtes-vous allé la dernière fois? Racontez.
 - b. Auriez-vous aimé y rester pour toujours?
8. «Voir Venise et mourir.» Quel est votre Venise à vous?

Devinette: Connaissez-vous ces gares?

Gare du Nord - Gare de Lyon - Gare à Vous - Gare au Gorille - Gare de l'Est - Gare d'Orsay
 ... Continuez.